

HYPOTHÈSES SUR LA MÉMOIRE PROFESSIONNELLE

UNE MATIÈRE URBAINE

Viviane Claude

En 1994, dans une contribution au colloque de l'*European Association of Urbans Historians*, Bernard Lepetit rappelait les impasses auxquelles conduisent les réflexions orientées sur les seules formes urbaines, tout comme celles qui se consacrent aux seuls usages sociaux de la ville¹. Il invitait ainsi, après d'autres, à renouer le temps des choses et le temps des hommes ; car à ne pas les saisir ensemble dans leurs multiples rapports et leurs interactions dynamiques, le chercheur a toutes les chances de laisser échapper ce qui fait l'urbain.

En réponse à cette question, ouverte en France au moins depuis Maurice Halbwachs, plusieurs directions de recherches sont envisageables, dont B. Lepetit rappelait la fécondité : les travaux portant sur les correspondances entre les formes des usages et des lieux, ceux qui poursuivent les approches de M. Halbwachs sur la « morphologie socio-spatiale » – l'identification du social à travers les phénomènes matériels et leur diffusion dans l'espace –, les enquêtes de sémiologie urbaine inaugurées par Françoise Choay ou l'analyse herméneutique telle que la pratique Paul Ricœur.

Les analyses portant sur les politiques publiques, sur les projets urbains ou sur les pratiques professionnelles peuvent fournir d'autres surfaces de lecture qui articulent la société et le territoire, les hommes et les choses. C'est à la mémoire des professionnels de la ville que l'on s'intéressera ici. En première approche, cette mémoire noue de multiples types de relations entre la situation présente, la ville passée – passée du passé mémorisé et passée du présent vécu – et les modalités concrètes de transformation que celle-ci a subies. Elle nous renvoie en même temps à la société d'hier, les façons d'habiter, de se déplacer, un certain « état des sensibilités » (Norbert Élias), des rapports sociaux, des conditions économiques. Elle peut resituer des actes dans leurs contextes, leurs motifs, leurs finalités et seulement quelquefois leurs effets : car l'accès à des objets formant des totalités achevées, comme l'historien aime à les travailler, exige que les phénomènes induits par ces actions sur la ville n'aient plus cours, ce qui n'est pas toujours le cas du fait des temporalités courtes que nous livre la mémoire.

Cette mémoire professionnelle est collective en ceci qu'elle est portée par un groupe particulier, ces professionnels, mais elle renvoie dans le même mouvement à tous les

groupes témoins ou acteurs de tels souvenirs ; elle est donc aussi mémoire sociale (Halbwachs). S'appuyer sur la mémoire des professionnels de la ville pour conduire une enquête historique n'est pas sans présenter des difficultés et des limites : à la fois celle de la définition de ce qu'est un professionnel de la ville – le groupe en question ayant des contours des plus flous – et celle de la mémoire elle-même. Ainsi le chemin que celle-ci se ménage dans le fouillis des souvenirs est-il fait d'interruptions, de lapsus, de parenthèses, d'omissions volontaires et donne parfois sur des vides². Le récit d'une vie professionnelle est une carte



Toulouse-le-Mirail, le souvenir d'une innovation.

1. B. Lepetit, Le temps des villes, « Villes, histoire et culture ». *Les cahiers du centre de recherches historiques sur la ville*, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, n° 1, décembre 1994, pp. 7-17.

2. Deux contributions parmi d'autres : P. Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, pp. 69-72 ; et P. Ricœur, « Remarques d'un philosophe », *Écrire l'histoire du temps présent*, Actes de la journée d'études de l'IHTP, Paris, 14 mai 1992, Éditions du CNRS, pp. 35-41.

pleine de trous mais en même temps, telle est notre hypothèse, il a ceci de singulier et de riche qu'en agrégeant mémoire sociale et mémoire matérielle, il peut proposer une interprétation particulière de cette « relation entre le temps des hommes et le temps des choses ».

Les questions que pose une telle interprétation présentent un intérêt tant pour le travail de l'historien que pour celui du sociologue. A cet égard leurs questionnaires se croisent. Si mémoire et histoire sont à considérer de façon autonome, quel est le statut de ce temps qu'évoquent les aménageurs lorsqu'ils parlent de leurs activités, expériences et attentes passées ? Qu'a-t-il à voir avec le temps des territoires urbains ? Avec celui des sociétés concernées ? Que dit la mémoire professionnelle sur la ville qui ne soit pas la mémoire de tout un chacun ? Quels peuvent être les effets de correspondance entre d'une part le réseau de tous les récits construits sur des bouts d'expériences et d'autre part les périodes historiques sur lesquelles leurs auteurs s'expriment et dans lesquelles ils ont eu à agir ? Et quel rapport entre les évocations d'un faire et ce qu'il nous est possible aujourd'hui de dire de la chose faite, vécue, appropriée (ou détournée) par l'usage ?

C'est bien de tels écarts, de tels recouvrements ou de tels échos qui offrent une prise au travail de la socio-histoire. De quels outils dispose-t-on pour les extraire des récits des aménageurs et techniciens, ingénieurs, architectes, urbanistes racontant leur passé professionnel ? Divers emprunts à la fois théoriques et techniques sont envisageables : emprunts à des méthodes des spécialistes des sources orales ou de l'analyse du discours³, à des sous-champs disciplinaires – le récit de vie saisi dans une perspective ethno-sociologique, la génération comme concept de l'histoire ou objet de la sociologie⁴ – ou à des questions que soulèverait plutôt l'historien épistémologue, par exemple la définition de ce que chacun est amené à dénommer le « contexte ». A partir de divers travaux et enquêtes, il est proposé ici quelques-uns des registres possibles en vue d'une telle analyse⁵. On s'intéressera aux régimes de la langue de la mémoire ; à l'élaboration du contexte ; à la mise en relief (ou en abyme) de la doctrine des professionnels de la ville ; et à cette condensation particulière qu'est pour ces derniers le temps de l'être en projet. Les lignes qui suivent sont autant d'hypothèses d'un programme de recherche à venir ; compte tenu de leur nature, les matériaux empiriques réunis sont là pour permettre d'envisager un autre abord de la socio-histoire de l'urbanisme et non pas de l'histoire urbaine proprement dite, qui appelle un autre type de questionnement. Pour ces diverses raisons, il ne faut pas s'étonner du grand nombre d'interrogations qui émaillent cet article : celles-ci cherchent non pas à installer le doute sur les témoignages des acteurs de la ville mais bien à tenter de faire de leurs dires un matériau de travail à part entière.

Les régimes de la langue

Lorsqu'une personne est interrogée sur son passé professionnel, deux cas de figures peuvent se présenter : soit

elle n'a pas eu d'occasion antérieure de revenir sur ses activités passées pour en reconnaître l'épaisseur et l'étendue, soit au contraire elle en a déjà d'une façon ou d'une autre élaboré la logique et le sens. Se souvenir est toujours une opération de mise en cohérence et cette opération demande un travail. Dans le cas extrême de l'écriture de ses mémoires, un témoin peut toucher la complexité de ce qui lui a été donné de vivre, sentir, faire, penser ; il peut du même coup en stabiliser et même en arrêter l'interprétation. Une personne qui livre *ex abrupto* son passé fait un tout autre type d'effort : souvent le récit se cherche, s'enroule, dérape... C'est que la distance temporelle oblige parfois à des détours et réévaluations ; il s'agit simultanément de dire et d'éclaircir le point de vue sur des situations lointaines et qui sont parfois compliquées. Le témoignage ne peut pas toujours aisément faire la part entre le rappel des faits, le souvenir de la perception des faits, de leur perception relativement à d'autres faits, de l'exact moment de leur compréhension et de leur portée, de la perception sur le coup, après coup... sans compter l'appréciation de l'engagement du témoin-acteur lui-même. Décalages irréductibles. Est-ce à dire que les clés de la parole s'opposent aux verrous de l'écrit ? La parole prend à l'évidence un risque que l'écriture peut chercher à dissoudre.

Qu'à cela ne tienne : toute enquête sur la mémoire professionnelle rend de toutes façons nécessaire la clarification de ces différents niveaux et catégories d'analyse. En l'occurrence, cette clarification est d'autant plus nécessaire que le temps est autant que l'espace la matière sur laquelle travaillent les professionnels de la ville. La distinction essentielle qu'il convient de poser concerne les différentes opérations sur le temps, opérations qui s'emparent comme des étages dans l'enquête : opération de l'historien, opération du professionnel qui se souvient qu'il a agi, opération de celui-ci dans le cadre spatio-temporel évoqué, opération de celui-ci lorsque, dans ce cadre, il réactive ou néglige des valeurs du temps passé ou introduit des visions nouvelles du futur. Pour toute personne interrogée sur sa vie passée, ces trois dernières opérations s'enchevêtrent : elle est conduite à la fois à nous reporter dans son passé (comme un simple témoin), à se souvenir de la manière dont elle menait son travail, devait le mener et aurait pu ou désiré le mener, comme à communiquer ce qui faisait alors figure de tradition, d'innovation, etc.

3. D. Voldman, (dir.), « La bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales », *Les cahiers de l'IHTP*, n° 21, novembre 1992.

4. G. Pineau, G. Jobert (coordin.), *Les histoires de vie*, Paris, l'Harmattan, 1989, Tome II : Approches multidisciplinaires. C. Attias-Donfut, *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, Paris, P.U.F., 1988.

5. Les réflexions s'appuient sur des sources écrites ou orales diverses. Pour les sources orales, il s'agit notamment d'une synthèse des travaux menés dans le cadre du programme « Les temps de l'urbanisme. Enquêtes d'histoire orale », dirigé par B. Lepetit, synthèse effectuée pour le compte du Plan urbain : V. Claude, *Les temps de l'urbanisme. Note de synthèse*, 1995 ; et d'une série d'interviews réalisés pour le Comité d'Histoire du Ministère de l'Équipement sur *La Création du ministère de l'Équipement à travers des témoignages oraux*, travail dirigé par D. Voldman de l'IHTP.

(comme un acteur). Cet enchevêtrement est bien au cœur de l'objet de notre recherche.

En exposant leurs souvenirs, les acteurs de l'urbanisme sont donc dans des conditions particulières et très différentes les uns des autres pour nous restituer la complexité des temps qu'il leur a été donné de vivre. Ils sélectionnent les faits ou passent sous silence ce qui paraît aller de soi. Par exemple : le contexte global de la guerre froide dans les années 1950-60 est très rarement

évoqué ; de même que la conviction largement partagée jusqu'au milieu des années 1970, qu'il y a des moyens de « maîtriser » les phénomènes urbains. C'est une manière d'alléger le récit que de laisser ce qui paraît faire évidence et de ne fournir que ce qui semble à leurs yeux participer directement à l'explication qu'ils veulent fournir. Cette explication peut d'ailleurs être toute prête : le temps remodelé ou reconstruit par le récit est souvent chargé de convictions, même si des questions demeurant non résolues laissent des parenthèses ou des noeuds sur la ligne du temps. Il y a par conséquent une difficulté particulière qui ressort des enquêtes sur des sources orales : le questionnement rencontre et parfois bute sur des croyances et surtout sur des certitudes ; il touche en fait à une question anthropologique des plus difficiles, la question du temps. Difficulté redoublée du fait des expériences particulières pour ces professionnels de la ville, expériences des prévisions, des tendances, des anticipations, des projets...

Des formules exemplaires nous guident dans ces univers compliqués du récit et du souvenir. Par exemple : « J'ai découvert mon métier le jour où... ». Des parcours professionnels apparemment continus peuvent être ponctués de moments d'arrêt qui font irruption comme des événements, viennent donner ou redonner un sens et éclairent tant le chemin parcouru que ce qui est devant soi : ce peut être à propos d'une rencontre, d'un stage, d'une discussion, d'un accident ou d'un problème inhabituel sur lequel on bute sans comprendre pourquoi jusqu'au jour où... A moins que demeure encore une énigme : « Je n'ai jamais bien compris comment mes collègues japonais pratiquaient l'architecture. Ils avaient une autre manière de se représenter l'espace. Ils voyaient des choses que nous ne voyions pas. »⁶ Cruciale est l'expérience qui ouvre ainsi d'un coup sur ses propres limites.

De tels événements marquent des tournants ; ils peuvent émerger aussi après coup, à l'heure des bilans, parfois dans l'effort des exposés détaillés. Autre énoncé où l'émotion est en mineur, comme un cran en dessous : « Je fus frappé par... »⁷. Là se mêlent description et percep-

tion. Autre formule encore qui, elle, marque la pause : « La proposition était séduisante, mais... »⁸. A certains carrefours, il a fallu peser le pour et le contre. Un exposé des motifs a été construit, un débat intérieur s'est installé et le rappel en est précis : c'est que le souvenir est très clair de ces moments où toutes les hypothèses ont été explorées, où les calculs qui mêlent vie privée et vie professionnelle ont conduit au bilan entre avantages et inconvénients. L'enquêteur voit alors émerger une figure pour



Toulouse-le-Mirail, une forme urbaine quasiment sculptée.

partie déjà construite, une figure peaufinée par les multiples manipulations de la proposition ressassée et par une évaluation a posteriori parfois critique, parfois résignée. Dans ces instants, les acteurs pensent leur carrière et la regardent à distance dans tout son déroulement comme des experts : ils pèsent la justesse des choix à l'aune des moyens dont ils disposaient comme à celle des effets ultérieurs de leurs décisions.

Une vaste construction apparaît ainsi petit à petit au fil du récit. La réalité qui se dessine témoigne d'un large éventail d'attitudes, de l'implication totale dans des tâches professionnelles au regard distancié. De tels mouvements ou de telles distances font référence à des choix ou des hypothèses, des contraintes, des convictions ou des doutes sans qu'il soit toujours possible de statuer sur leur nature. Ils désignent aussi tout à la fois des individus, des groupes, des entités abstraites (« l'Équipement », « la société », « l'urbanisme »...) qui peuplent le récit. Le sta-

6. Témoignage de D.W. Dreyse, architecte, professeur à l'École d'architecture de Strasbourg, à propos de ses activités au sein de l'agence d'architecture Candilis-Josic-Woods dans les années 1960.

7. Formule qui rejoint les réflexions de méthode sur la posture de l'enquêteur lui-même de J.F. Laé et N. Murard, « Écouter-voir. L'empirisme au risque des perceptions », *L'homme et la société*, n° 115, janvier-mars 1995/1, p. 13-22.

8. Interview de H.D. le 30.4.97 pour le Comité d'Histoire de l'Équipement.



Toulouse-le-Mirail, un effort architectural.

tut de celui-ci pourrait s'éclairer si l'on prenait systématiquement garde au « qui parle de qui ». Ces récits sont en effet émaillés de trois sujets principaux : le « je », le « nous », le « on »⁹. Il y a là plusieurs régimes du sujet, de l'auteur et du pronom et des oscillations entre le « on » et le « nous » comme entre le « je » et le « nous ». « A quoi ou à qui est-il fait référence ? », doit-on se demander. La marge est grande entre un espace strictement privé et un espace indéterminé et anonyme comme celui du « on ». Ce « on » peut être un « nous » mais peut aussi être tous les autres, « la société » dans son ensemble. De la même manière, c'est le même « nous » qui peut être à la fois le groupe, l'équipe de travail dont « je » fus l'un des membres et en même temps l'institution ou la génération d'appartenance qui font, elles, figure de collectif désincarné.

Au-delà de ces figures très générales de la mémoire mise en mots, les professionnels de la ville ont-ils un langage en propre, comme les musiciens ont le leur, langage qui indiquerait qu'il y a une mémoire collective spécifique¹⁰ ? Il est trop tôt pour l'affirmer et le démontrer, d'autant que ces professionnels forment un groupe aux contours incertains. Ce groupe de techniciens, urbanistes, architectes, ingénieurs (sans tenir compte ici des générations plus jeunes qui sont encore plus diverses) a un temps qui lui est propre et qui croise une chronologie officielle (essentiellement législative et administrative), le rythme des échéances politiques, les divers horizons des transformations urbaines, etc. ainsi que le temps qui est celui de leur histoire et qu'ils écrivent eux-mêmes depuis plus de quatre-vingts ans. Ils ont aussi leurs espaces, à la fois pratiques (institutions de décision, échanges et formations) et symboliques (des lieux de pèlerinages comme des textes fondateurs). Ce qu'il en est de leur langage est donc bien au-delà de leurs seules mémoires individuelles ;

Les circonstances dont on est le jouet

Tout acteur interrogé s'emploie à rappeler, à un moment ou à un autre, les spécificités du lieu et du moment de ses activités. Ouvrir sur « A cette époque... » ou « Il faut se rappeler que... », c'est décider du lieu du retour et du chemin à emprunter pour rapprocher les circonstances, tenter de les organiser, de les hiérarchiser et de les composer et donc pouvoir répondre aux sollicitations du présent. Ces questions provoquent ce que l'on peut appeler des « mises en contexte », comme on parle de mises en scène. Les témoins accordent, non sans raison, une grande importance aux circonstances. Elles sont utiles : elles portent leurs discours présents comme elles ont dicté, d'après eux, leurs actions passées. Le rappel fait du contexte des années 1950, 1960 ou des années 1970 ou du cadre de leur activité professionnelle consiste pour les témoins à expliquer et à justifier les choix faits à ce moment là, leurs choix mais aussi ceux auxquels ils ont dû se soumettre, à marquer l'écart avec le présent ou à étayer l'interprétation du passé qu'il leur est possible de formuler *a posteriori*. Tout contexte pèse d'un certain « poids » et a une certaine « taille » : cette proposition nous paraît décisive. Renvoyer au moment ou au lieu et à leurs caractéristiques a une fonction de mesure aux fins d'éclaircissement et/ou de justification (parfois de déculpabilisation) : prendre ainsi au sérieux cette opération de mesure du poids et de la taille du contexte, c'est se donner les moyens d'évaluer le registre qui va de l'explication à la légitimation.

Une telle mise en contexte vise en effet à accentuer les effets de différenciation, de distance ; elle met du relief, en dessinant un fond pour mieux cerner la forme. Exposer de telles données conduit ainsi le locuteur à tenter de faire le départ entre les caractéristiques « objectives » du moment (par exemple ce qui est compris comme la « conjoncture économique », « l'époque », la « tendance » ou comme les « contraintes ») et les libertés que chacun s'est données ou a cru pouvoir se donner. Le rappel du contexte fournit le format, le cadre stable supposé incontestable. Avec lui se dégage l'étendue de la marge de manœuvre du locuteur et de ceux dont il parle, ce à quoi ils se sont soumis et ce sur quoi ils ont pu se sentir libres ou ils ont pu inventer. Ce travail de stéréoscopie donne une profondeur de champ aux décisions, aux processus de projet comme à leurs effets. Il ne relève pas de la seule subjectivité. Il peut constituer un espace commun et un espace critique : ainsi en est-il de l'idée trop répandue que la pensée du Mouvement moderne serait stable, unitaire, et ne relèverait que d'un système d'idées : les professionnels qui ont

9. Sur ces manifestations discursives chez les scientifiques, E. Seguin, « L'analyse politique de la science. Technocratie versus discours scientifique », *Politix*, n° 36, 1996, pp. 181-193.

10. M. Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1968 et D. Vanoni, M. Halbwachs : « Espaces urbains, comportements sociaux et mémoire collective », *Recherche sociale*, n° 135, juillet-septembre 1995, p. 41.

travaillé durant les années d'après-guerre témoignent de la vivacité des débats au sein de ce mouvement, de l'évolution des positions comme des pratiques de conception que ces positions ont inspirées¹¹.

Cette construction du contexte est nécessaire pour le témoin car elle est à l'origine de sa parole mais elle dérange l'historien. E. P. Thompson a eu l'occasion de l'écrire : « L'histoire comme discipline est, avant tout, la discipline du contexte »¹². La construction que fournit le témoin est problématique pour l'historien à deux titres : d'abord en tant qu'élaboration qui s'écarte plus ou moins de ses propres constructions et ensuite en tant qu'elle introduit une coupure qui isole le contexte et qui érige et transforme le témoin en acteur. Ainsi, en quoi faut-il prendre comme une donnée importante le fait qu'avant même la construction du quartier du Mirail à Toulouse, ses concepteurs sont conscients que le moment est venu de changer la conception des quartiers neufs et qu'ils vont devoir innover : « [A la fin des années 50], on commence à oublier les grands ensembles, on n'est plus dans l'esprit d'urgence, on est déjà très loin »¹³. Pour les concepteurs de cette « ville nouvelle », il s'agit à cette époque de rompre avec les grands ensembles et avec tout ce qu'ils représentent de négatif. Il ne serait possible de comprendre l'innovation du Mirail (1961) qu'à la lumière de cet « état d'esprit » des concepteurs et de l'opinion en général (les pronoms personnels employés renvoient ici tantôt aux uns tantôt à l'autre). Sinon une telle réalisation paraîtrait banale et devrait être rangée dans les productions faites précisément dans l'urgence. Mais qu'est-ce que « l'esprit d'urgence », ou généralement un « état d'esprit » ? A quels indices peut-on différencier la perception du changement du changement lui-même ? Après 1958-60, un tel changement d'état d'esprit suffit-il à ce que l'on ne construise effectivement plus dans l'urgence ou dans le système fabriqué par l'urgence ? Quelles conséquences faut-il ensuite en tirer pour l'histoire, et en l'occurrence pour l'histoire du logement social et, même, pour le discours qui nourrit la politique de la ville aujourd'hui ? Le sens donné au contexte se répercute le long d'une chaîne temporelle jusqu'à la légitimation (ou non) des pratiques professionnelles actuelles.

Autre exemple : la description de la banlieue parisienne et de ses bidonvilles dans les années 1950. Cette description sert en général à justifier le besoin de logements et d'une politique « cohérente », à la manière des films de cette époque qui versent dans la propagande. En rappelant les causes qui ont fait agir, le témoin désigne pour nous un point d'origine de la décision qui du coup semble aller de soi : elle paraît même d'autant plus naturelle que le tableau de la situation est plus sombre. Pour l'historien, ce seul contexte peut-il servir de principale cause au déploiement des énergies planificatrices au début de la Ve République ? Il semble que cela ne soit pas le cas¹⁴. L'évocation d'un autre contexte doit venir se superposer : c'est celui que nous donnent les souvenirs des grands commis de l'État ayant vécu un moment de retournement en 1958-62.

Ils viennent enrichir cette connaissance des faits de tout l'imaginaire politique dans lequel ils baignaient : si la région parisienne n'est plus vue comme une région dont la croissance doit être maintenue mais comme une région devant « loger des gens », c'est que Paris devient une figure de l'Histoire nationale et à ce titre n'a qu'un seul destin, celui de l'expansion et de la grandeur. La construction du contexte ne peut plus se ramener à la tragédie des chiffres et des images ; elle s'amplifie tandis que la ligne qui la différencie des actes de la personne-témoin s'estompe. L'action individuelle est présentée comme étant dirigée de façon impérative, emportée qu'elle est par ce double contexte : elle n'est plus que le jouet des circonstances.

Par ailleurs, la part prise par le contexte dans la mémoire et le discours dépend de l'échelle que lui donnent les acteurs et des positions qu'ils tiennent dans les organisations : on sait que, dans les positions les plus élevées de la hiérarchie, les équations personnelles s'estompent et la définition du contexte se rigidifie et devient plus convenue. De même y a-t-il en dépit des apparences des différenciations horizontales. Tout montage du contexte est organisé par un point de vue : au sein du ministère de l'Équipement, selon certains, l'année 1981 marque une rupture pour ce qui concerne l'approche des problèmes urbains tandis que pour d'autres, en trente ans « tout a changé mais rien n'est vraiment nouveau »¹⁵. Une telle différence (qui n'a pas la netteté d'une opposition) ne vient pas de l'expression de pures subjectivités ; il s'agit plutôt de définitions des contextes compris comme des mondes communs mais à géométrie variable.

De même, la création du ministère de l'Équipement, en 1966-67, fait d'importance pour l'histoire urbaine et pour celle de l'urbanisme, est aujourd'hui très diversement perçue par ceux qui travaillaient dans ces années au sein de cette nouvelle entité. Pour des agents alors en poste dans l'administration centrale, cette création fait l'effet d'un moment fondateur, engageant dans une mobilisation sans précédent toute une génération de jeunes fonctionnaires. En revanche, qualifiée de « non-événement », cette création qui prend d'ailleurs diverses formes – « fusion », « assimilation », « intégration », « incorporation », « absorption » et même « récupération » – cette création a pu passer quasiment inaperçue aux yeux de nombreux agents des

11. R. Papillaut, *Toulouse-le-Mirail. Discours et pratiques pour une ville « bis »*, Programme « Les temps de l'urbanisme. Enquêtes d'histoire orale », Plan Urbain, 1993, p. 19-63.

12. E.P. Thompson, « Anthropology and the discipline of historical context », *Midland History*, vol. 1, n° 3, spring 1972, p. 45.

13. Entretien avec A. J. in R. Papillaut, op. cit., p. 28.

14. A. Mokwinski, *Projection temporelle et rupture doctrinale dans la politique d'aménagement de l'espace parisien : 1958-1962*, Programme « Les temps de l'urbanisme. Enquêtes d'histoire orale », Plan Urbain, 1993.

15. P. Mayet, « Racines des politiques pour la ville. Des années cinquante aux années soixante-dix », *Revue française d'administration publique*, n° 71, juillet-septembre 1994, p. 383.

services extérieurs des Travaux publics comme de la Construction. Cette différence de taille de l'événement (et de nature) tient-elle à la position hiérarchique de chacun ? Sans doute, car cette restructuration prend effectivement l'allure d'un événement historique pour les concepteurs d'en haut, tandis qu'elle semble s'être perdue dans les brumes pour de nombreux agents qui étaient placés au



Strasbourg Haute-pierre. Faire un quartier nouveau.

bas de la hiérarchie au fin fond des provinces françaises¹⁶. Cependant, cette différence hiérarchique n'est pas tout. Il suffit d'être un tant soit peu directement concerné dans sa fonction par un tel événement pour qu'il prenne sa pleine valeur. Ainsi tel agent des Ponts et Chaussées travaillant sur des projets d'autoroutes comme son collègue en subdivision ont-ils « dû s'intéresser » à l'urbanisme et aux permis de construire en lien avec de nouveaux services, et ceci un peu contre leur gré¹⁷.

Un contexte peut aussi être très lourd. Le fait que des projets n'aient jamais abouti peut lui être complètement rapporté. Cette façon de voir est aussi une façon de caractériser une société locale : pour le témoin, les caractéristiques de celle-ci apparaissent à ce point déterminantes que ce sont d'elles et d'elles seules que découlent les projets ou leur absence, les « retards » ou les propositions anachroniques¹⁸. Un présent continu pèse alors de tout son poids, comme dans certains romans de Marguerite Duras. Mais de tels inaboutissements rendent compte d'un autre contexte, s'ils sont mis sur le compte d'accidents ou d'erreurs d'appréciations ou de retournement de conjoncture économique ou politique. Lorsque l'argument de l'incertitude ou de la volatilité des temps est avancé, le contexte s'anime et redevient vivant. Mais il a pris aussi une autre taille.

Ce que l'on désigne par contexte est donc fort problématique, autant par le jeu de la langue que par la variabilité de statut, de poids, de taille que chaque témoin et chaque discours lui donnent. Là où cette élaboration du contexte prend une valeur plus immédiatement accessible, c'est dans le témoignage de personnes comparant elles-mêmes des situations vécues. Ainsi les professionnels de

l'aménagement, lorsqu'ils sont aujourd'hui retraités, ont-ils été formés avant, pendant ou juste après la guerre. Bien évidemment, ils évoquent ce qu'a été pour eux le poids de ces déterminations et les circonstances dans lesquelles ils ont commencé à travailler ; l'expérience qu'ils ont acquise dans ces trois moments successifs de leur trajectoire professionnelle n'est pas homogène ni continue ; en parler les mène moins à la description d'une route qui se dégage au fur et à mesure qu'on avance, qu'à l'image des manœuvres dérisoires d'un canot laissé aux vents. Les mots qui leur permettent de caractériser ses premières années d'activité tournent autour de la notion d'empirisme.

Doctrines et générations

Dans certaines visions rétrospectives de ceux qui ont appris à se placer et à s'inscrire dans un dessein collectif voire une histoire (du service public, d'un corps ou d'une profession), on retrouve ce qui peut faire le ciment d'un groupe ou l'horizon d'une pratique collective. Ce ciment, ce peut être une croyance partagée ou un événement vécu en commun. Par exemple après la création du ministère de l'Équipement, le « mythe du terrain » ou celui des « hommes du terrain »¹⁹. Une génération professionnelle se définit par ce qu'elle est en mesure de s'approprier, en l'occurrence une interprétation commune du réel et du sens à donner à son rôle mais aussi par ces capacités analytiques et critiques du passé (la génération précédente).

En ce sens, la désignation des ruptures temporelles produit des effets de différenciations de générations et oriente les pratiques professionnelles : le sentiment de participer à quelque chose de neuf est d'autant plus vif que la rupture est signalée comme plus grande :

« Pas mal d'étrangers qui sont tombés à Paris portaient les idées d'ailleurs... Ça a rafraîchi un peu l'atmosphère du plasticisme architectural... Ça a donné quelque chose d'autre, et effectivement pendant dix ans, nous avons parlé un autre langage... On a parlé des choses que personne ne parlait, ne connaissait, on a parlé de continuité bâtie, de tout un tas de trucs... De rues, d'une structure urbaine, d'un système, de choses comme ça, alors qu'à cette époque-là, il faut voir qu'il n'y avait que des grands ensembles... »²⁰

Ce sentiment du moment on le retrouve à propos de la création du ministère de l'Équipement ou, quinze ans plus tard, du lancement de la politique de la ville. Ces deux événements touchent deux générations professionnelles

16. Pour ces questions voir D. Voldman, *La création du ministère de l'Équipement à travers quelques témoignages oraux*, IHTP, Comité d'Histoire du Ministère de l'Équipement, juillet 1997.

17. Ibid., interview de G.H. le 25/02/97 et C.B. le 4/03/97.

18. J. Dubois, *Aix et l'imaginaire de ses bâtisseurs. Vingt années de projets urbains pour le quartier Sextius-Mirabeau à Aix-en-Provence*, Programme « Les temps de l'urbanisme. Enquêtes d'histoire orale », Plan Urbain, 1993, 38 p.

19. P. Mayet, art. cit., p. 375.

20. Entretien avec A. J. in R. Papillaut, op. cit., p. 25.

successives qui gardent le souvenir d'un changement. Le rappel des engagements et des convictions est fort et, dans les deux cas, on insiste sur l'émergence perçue d'un « nouveau métier ». Dans les deux cas aussi, une importance considérable est donnée à la découverte du caractère fondateur du « terrain » et de ses hommes: tandis qu'en 1965 le « mythe » du terrain c'est celui de l'équipe des professionnels invités à former des équipes pluridisciplinaires locales, quinze ans plus tard, c'est le terrain des élus que les fonctionnaires rencontrent et apprennent à respecter²¹. Le nouveau métier, c'est alors pour l'essentiel une nouvelle représentation du réel dans laquelle il s'agit pour chacun de recomposer le sens de sa place.

Au demeurant, les professionnels de la ville n'oscillent-ils pas toujours (alternativement? simultanément?) entre deux attitudes à l'égard du changement? La première, qui paraît dominante aujourd'hui, se veut responsable à l'égard des générations futures. Elle est proche des directions données par J. Derrida commentant les textes de Kafka sur Prague :

« La catastrophe pour un plan de ville c'est de vouloir résoudre tous les problèmes exhaustivement dans le temps d'une génération et de ne pas "donner le temps et l'espace" aux générations futures, de ne pas le leur léguer, précisément parce que "ceux qui savent", les architectes et les urbanistes, croient savoir d'avance ce que demain devra être et substituent ainsi leur programmation techno-scientifique à la responsabilité éthico-politique »²².

La mémoire des erreurs ou des déviations oriente ici la lecture de l'histoire et en écrit la morale. Mais est-il si aisé de faire le départ entre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut laisser faire? Une autre attitude que l'on peut qualifier de réaliste ou pessimiste peut être défendue. Elle nous vient de l'étonnement d'E. Kant :

« Ce qui demeure étrange c'est que les générations antérieures semblent toujours consacrer toute leur peine à l'unique profit des générations ultérieures pour leur ménager une étape nouvelle, à partir de laquelle elles pourront élever plus haut l'édifice dont la nature a formé le dessein, de telle manière que les dernières générations seules auront le bonheur d'habiter l'édifice auquel a travaillé (sans s'en rendre compte à vrai dire) une longue lignée de devanciers qui n'ont pas pu prendre, personnellement, part au bonheur préparé pour elles »²³.

Ici sont pointées la différence entre savoir et croire et l'ignorance irréductible dans laquelle chacun se trouve du lendemain; si nous savons à peu près ce que nous devons à nos ancêtres, nous ne faisons que croire que ce que nous faisons peut servir à nos descendants.

Ce croisement de regard, le premier faisant le pari de l'ouverture sur l'avenir et des générations futures, le second s'étonnant d'un sacrifice incessant, pose bien des questions, celle du présent, celle de la transmission, celle du présent de la transmission, celle de la transmission du présent... Quelle que soit la perspective qu'on adopte (« descendante » avec Derrida ou « remontante » avec Kant), ces questions alimentent directement cette enquête sur la mémoire professionnelle.

L'existence ou l'inexistence d'une doctrine – plus exactement ici son niveau d'explicitation – est au cœur de cette relation entre générations. Les liens qu'elles nouent de continuité ou de discontinuité, le jeu des distinctions, comme les recherches en paternité ou en adoption sont constamment activés par cette question du système des principes capable de diriger et de légitimer les pratiques professionnelles. Quoiqu'on en pense, la doctrine n'est



ZUP de Hautepierre à Strasbourg : différence et répétition.

pas ou n'est pas seulement à rechercher dans l'histoire des idées et des mouvements qui les portent. Cette histoire là est toujours bien mise, les mots sont choisis et les propos convenus. Linéarité, continuité ou discontinuité, causalité construisent un monde lisse et satisfaisant pour l'esprit. Et l'aménagement n'échappe pas à ce travail de mise au net et de « cohérence ». Bien au contraire: un minimum de mise en ordre est une condition nécessaire à la pratique, la recherche du vocabulaire adéquat, un pré-

21. S. Harburger, « L'État face au malaise urbain au début des années 80 », in *Revue française d'administration publique*, op. cit., p. 386.

22. J. Derrida, « Générations d'une ville », *Lettre internationale*, n° 33, été 1992, p. 25.

23. E. Kant, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolite » (1784), *Opuscules sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1990, p. 73-74.

requis de l'action tout comme la précision des prises de position initiale. Cette représentation de la doctrine et de ses évolutions oublie le travail critique et même destructeur auquel chaque génération procède pour s'affirmer, non sans parfois utiliser les mêmes mots. Ainsi dans les années 1964-65, des équipes d'urbanistes pouvaient-elles songer à inventer ou réinventer comme à Strasbourg-Hautepierre :

« Nous avons travaillé avec un véritable esprit de pionnier... ; il fallait rompre avec tout ce qui avait été fait auparavant, en terminer avec un urbanisme de tours et de barres, donner à chaque habitant un immeuble reconnaissable, retrouver une construction en continu, éviter la monotonie, suivre la courbure des voies, réhabiliter le piéton... »²⁴

De la doctrine, la mémoire conserve certains de ces grands thèmes ou de ces moments tandis que les livres la déploient à l'envi. La multiplication de notions nouvelles et constructions théoriques qui peuplent les écrits des années 1950 et 1960, vient d'une sorte de cannibalisation de divers domaines : la biologie, la topologie, la cybernétique... Un



Quand l'avenue Shakespeare rencontre l'avenue Molière...

champ, bien distinct de celui mis en place entre les deux guerres, se constitue mettant en scène une pensée « forte » (déclarée « scientifique ») qui tente de se substituer à une pensée « faible ». Une carte minutieuse des voyages et colonisations de ces concepts serait à dresser qui montrerait l'itinéraire et le destin de diverses notions élaborées, réinterprétées ou manipulées au cours de cette période décisive pour l'aménagement urbain. Cette carte pourrait aussi détailler les mécaniques oeuvrant au travail du recyclage. Ainsi de nombreux concepts et matières à penser, alors en vogue, deviennent dans la bouche des aménageurs des matières à schématiser, à dessiner voire des matières à construire et des espaces. Tel est par exemple le sort de « structure urbaine », de « trame », de « maille », de « cellule » ou de « système », venus pour marquer une différence et une autonomie qui fait redoubler la force du périmètre ceinturant les nouvelles urbanisations. Les opérations de Toulouse-le-Mirail et de Strasbourg-Hautepierre, qu'une douzaine d'années séparent, sont à cet égard exemplaires.

La doctrine ne saurait être logée seulement dans les livres. Elle s'étend au quotidien dans les activités professionnelles routinières où sont mis à l'épreuve des programmes, des sites, des budgets, des contraintes réglementaires. La doctrine ne s'impose pas non plus uniquement dans la manifestation du projet sous sa forme finie. Solliciter la mémoire sur ce qu'elle peut dire du « faire », de « l'histoire des choses », de leur fabrication, et de leur traces, ces sortes de souvenirs demeurent difficiles à percer mais ils peuvent mettre en lumière des congruences fortes : par exemple c'est à l'évocation de la conception d'un nouveau quartier à Strasbourg que l'on s'aperçoit à quel point il y a eu plus que convergence, renforcement réciproque entre le vocabulaire de la maille ou de l'unité de voisinage, la « grille Dupont » fixant les normes d'équipements, les principes développés par Buchanan sur le rôle de la voiture dans la ville et le processus de fabrication de la maquette.

Sur la question de la doctrine, l'élargissement de la palette des sources s'impose. Car il y a aussi au titre des témoins les constructions bâties et les fils invisibles qui les relient aux organisations, organigrammes, plannings, agendas, systèmes normatifs et autres expressions de doctrines qui s'imposent en silence et qui peuvent encore nous fournir leur part d'explications. La doctrine, qu'elle soit d'ailleurs urbanistique ou politique, se révèle ainsi par le non-dit et par en bas, par les choses faites, leur matérialité, tout comme par les réseaux professionnels et politiques, les systèmes d'alliances, les relations intergénérationnelles... et par ce que l'on oublie, encore et toujours, les actions et réactions des habitants. Ces mondes gisent dans des mémoires qui ont leur cohérence, leurs outillages mentaux, leurs épreuves, en un mot leurs champs d'expérience.

« Être en projet » quotidien

La routine ne se raconte pas. Elle se résume au poids de la répétition des travaux et des jours. Une mémoire professionnelle peut être, il faut l'avouer, très fade. Il en est ainsi des souvenirs des agents des ministères des Travaux publics ou de la Construction à propos de leurs conditions de travail dans les années 1950 : un temps homogène, cyclique (« on nous occupait ») avec, pour certains seulement, une mission : construire. Cependant au sein de ce temps uniforme, accumulation d'habitudes et de gestes identiques, de légers déplacements peuvent produire de fortes ruptures ; par exemple une simple innovation apparue nécessaire dans les opérations de chantiers pour augmenter la sécurité des ouvriers, conduit à revoir les installations mécaniques (sur le camion), mais aussi l'ensemble de l'organisation du travail (le nombre d'ou-

24. Entretien avec M. S. in I. Mallet, R. Tabouret, *L'urbanisme à Strasbourg. L'intervention de P. Vivien*, REMU-École d'Architecture de Strasbourg, Bureau de la Recherche Architecturale, MELT, 1989, p. 3.

vriers concernés, le temps nécessaire aux opérations et donc le planning)²⁵. L'attention portée au jour après jour suscite ces petits changements qui parfois s'amplifient et se généralisent. Le quotidien apparaît alors aux yeux de ceux qui en ont le souci comme un réservoir de multiples problèmes à résoudre. Rechercher une plus grande sécurité, un plus large confort tout comme rechercher une plus grande économie se réalisent ici dans le cours du travail, ses accidents, ses aléas. Ils font figure de petits événements qui infèrent sur le cours des choses tout en y appartenant. Cette capacité d'invention continue est de tous les métiers et de tous les temps. Elle a fait et elle fait encore de nombreuses expériences urbanistiques des laboratoires grande nature. Tout autres sont les expériences urbanistiques *in vitro*, du fait notamment de leur temporalité, de leur caractère durablement intempestif²⁶.

Cette quotidienneté même active tranche en effet avec ce temps discontinu où les changements s'effectuent par «ingérence» : l'application d'une nouvelle mesure («ni tours, ni barres»), ou d'une nouvelle politique, une réorganisation ministérielle, de tels événements venus d'ailleurs déroutent, au sens propre du mot. Il n'est pas rare d'entendre aussi de la part de ces anciens professionnels l'exaltation de ces moments particuliers où un travail intense condensait les énergies. Moments de «charrette», de grande activité et de forte tension qui accompagnent bien des projets, transformations ou créations. Une vitesse qui laisse des traces matérielles et mentales :

«On ne pouvait pas prendre le temps de réaliser des détails pouvant provoquer une émotion, et on n'était pas capable de penser qu'il fallait des détails. Il a fallu une vraie révolution intellectuelle pour que cela change. Je ne renie pas cette époque, les contraintes étaient telles qu'on n'avait pas le choix.»²⁷

De manière plus générale, la reconstruction fait partie de ces entreprises dont les acteurs gardent des souvenirs particulièrement nombreux et vifs : ce fut pour tous une «époque formidable» alors même que la pénurie rendait les conditions de travail difficiles²⁸. Chacun reconnaît la tâche immense et se sent pleinement acteur et pas seulement agent, appelé à faire plus que ce que la situation demande. La capacité d'initiative et la liberté d'appréciation de chacun semblent avoir été très grandes, en particulier au tout début, dans les années 1945-47. Or l'initiative c'est du «présent vif, actif, opérant, répliquant» et non un «présent regardé, considéré, contemplé, réfléchi»²⁹.

La période de la construction proprement dite a toujours été évoquée avec encore davantage d'emphase, Ainsi la politique menée a-t-elle été l'œuvre «d'un groupe d'hommes et de femmes qui (étaient) habités par le désir de mener à bien une grande tâche, de relever un grand défi»³⁰. Le ton et la formulation d'une telle appréciation écrite reprennent très exactement l'esprit et les paroles des constructeurs comme de leurs images (voir les premiers films sur les grands ensembles) : et les témoins en font le rappel. C'est là où ces témoins ne sont pas seulement acteurs mais aussi parfois auteurs. Il n'est pas rare que le

témoignage emprunte la voie du récit de fiction. La reconstitution orale amène encore un autre type de glissement de la fonction de témoin à la fonction d'auteur : «L'autoroute Ax, c'est moi qui l'ai conçue», déclare un dessinateur en DDE, aujourd'hui en retraite³¹. Chaque réalisation a beaucoup plus d'auteurs que ce que laissent entendre les signatures au bas des documents officiels. Sur une même réalisation, «J'ai fait...» est un énoncé partageable à l'infini : les décideurs, les concepteurs, les réalisateurs en font tous leur affaire. Le souvenir lointain n'atténue pas mais, au contraire entretient et renforce ce travail d'appropriation : chaque intervenant sait identifier ses tâches mais les élargit, circonscrit ses productions mais leur donne une nouvelle échelle et finalement saisit l'œuvre en son entier pour s'en déclarer l'auteur. Chacun sait bien que les réalisations dans le domaine de l'aménagement, des travaux publics et de la construction sont des entreprises collectives où les tâches sont fortement interdépendantes. Alors se placer de la sorte en première ligne, qu'est-ce que cela peut signifier ? Est-ce se convaincre de l'importance de la part prise ? Cette confusion entre le «je» et le «nous» ne serait-elle pas plutôt une façon de nier ou de résister à la division du travail ? Cette déformation de la mémoire, est-ce une façon de faire ensemble et de faire corps ?

Quant aux volontés politiques, la mémoire professionnelle en rappelle l'importance et en conserve l'essentiel et la forme finale : décision ou non décision, accord ou désaccord, échec ou réussite. Tout paraît se faire d'un coup ; le temps perdu, la lenteur et les freins dans les processus sont difficiles à évaluer. Pour les années 1960, on sait qu'il y eut de grandes ambitions politiques pour des villes comme Toulouse, Strasbourg, Bordeaux ou pour la Région Parisienne. L'on sait aussi que les moyens de ces politiques sont décalés dans leur nature et dans le temps. Dans d'autres cas, ces ambitions sont plus creuses, les objectifs affichés ne servant que de garde-fous : les professionnels nous disent alors ce dont l'histoire urbaine a du mal à rendre compte : les craintes des élus, leur peur que les choses aillent trop vite, trop loin, vers du trop grand, à Aix-en-Provence comme à Strasbourg³². Sur de

25. Interview de G.H. le 25/02/97 pour le Comité d'Histoire du Ministère de l'Équipement.

26. C. Varlet-Maurel, *La ZAC de Reuilly*, Programme « Les temps de l'urbanisme. Enquêtes d'histoire orale », Plan Urbain, 1993. M.A. Kallaa, *Damas et le temps d'Écochard*, Programme « Les temps de l'urbanisme. Enquêtes d'histoire orale », Plan Urbain, 1993.

27. Entretien avec J.M.L. in Papillaut, op. cit., p. 52.

28. Par exemple interview de J.R. le 30/04/97 pour le Comité d'histoire de l'Équipement.

29. P. Ricœur, « L'initiative », in *Labyrinthe : parcours éthiques*, Publications des Facultés universitaires de Saint-Louis, Bruxelles, 1986, p. 85-102.

30. P. Mayet, art. cit., p. 372.

31. Interview de C.B. le 4.3.97 pour le Comité d'histoire de l'Équipement.

32. J. Dubois, op. cit., pp. 24-30 ; témoignage des anciens directeurs de l'agence d'urbanisme de Strasbourg in F. Cuillier, *Strasbourg. Chroniques d'urbanisme*, ADEUS, Éd. de l'Aube, 1994, en particulier p. 173.

tels projets ou non-projets et sur les velléités qui les accompagnent, c'est l'imaginaire d'une société locale qui peut expliquer le sens de ces nostalgies, modes ou rêves. Rester petit ou devenir grand, maintenir les équilibres, se développer, conserver sa place ou se hisser à une nouvelle place (la Région Parisienne dans les années 60) : de telles ambitions prennent plus ou moins corps dans des politiques et se décèlent dans ce que les témoins disent de la manière dont on a pu sentir un territoire, regarder et interpréter son passé, établir des accords ou entrer en conflit sur ses perspectives d'avenir.

La mémoire professionnelle garde des projets ce qu'ils sont, c'est-à-dire des rassemblements plus ou moins inopinés de matériaux les plus hétérogènes : des références plus ou moins lointaines (on ne dira jamais assez combien furent importants les voyages aux États-Unis et dans les villes nouvelles anglaises), des images de revues, parfois des concepts, des dialogues, des lieux, des expériences vécues... Dans ces mémoires de projet sur la ville, se confrontent potentiellement le temps des choses et le temps des hommes. Ce que le travail du témoin effectue n'est pas complètement différent du travail de l'historien en ceci qu'ils cherchent tous deux entre ces divers matériaux des liens de causalité, de coïncidence, de cohérence, des liens qui soient fondés en raison.

Mais on aurait tort de trouver déplacée la passion qui vient, au dessus de l'argumentation ou de la narration, rendre compte de l'engagement des acteurs. Cette passion participe de la mémoire et de ses possibles déformations. Qu'il soit question des succès ou des échecs, il y a toujours quelque chose d'héroïque dans le parler du « constructeur », architecte, ingénieur urbaniste, aménageur, entrepreneur et même élu. Il y eut une époque de la

performance urbanistique et architecturale ; elle demeure présente dans la force des mots employés qui vient comme un écho rappeler les passions qui se sont exprimées dans des aventures collectives, passions des architectes, passions politiques, passions des échanges d'idées, des discours et des images, mais aussi luttes, rivalités, trahisons... Des passions dont on entend encore l'écho :

« On attaque l'opération "Million" (1953-54). On fait énormément de projets. C'était lancé sur je ne sais combien de terrains. Il fallait trouver un modèle, un type de logement mais adaptable dans toutes les conditions, dans toutes les morphologies de site... sans changer quoique que ce soit, et puis c'est là où nous avons trouvé un petit gag assez amusant, une petite boîte qui se tournait qui s'articulait, qui faisait des tas de choses, l'escalier devenu notion d'organisation, c'est là qu'on a commencé notre vie d'architectes avec cet escalier-là... l'articulation de l'espace et l'articulation du volume, l'articulation du comportement dans une cellule, la centralisation de la vie, la notion de séjour, comme pivot de la cellule. Et c'était passionnant parce que tout était à découvrir là-dedans, c'était une porte ouverte sur l'inconnu, totalement inconnu. On s'en foutait de la qualité de la finition, que sais-je, de zizis sur les façades, du style, non il fallait organiser des boîtes. »³³

Même sur des opérations plus récentes, apparemment plus modestes, il y a passion. S'y ajoutent les enjeux qui sont toujours brûlants et les situations souvent conflictuelles. Le monde de l'aménagement urbain n'est pas tendre.

Viviane Claude

33. Entretien avec A.J., in R. Papillaut, op. cit., p. 26.